



DOSSIER DE PRESSE

Exposition

27 janvier – 30 octobre 2016

Après la Shoah

Rescapés, réfugiés, survivants
1944 – 1947

Ils tentent
de reprendre
en main
leur destin



Des survivants polonais descendent d'un train. Nachod, Tchécoslovaquie, 1945. Yad Vashem, photo : Arthur Zegart.



#AprèsLaShoah

Contact presse

Heymann, Renault Associées

Sarah Heymann, Julie Oviedo

Tél. : 01 44 61 76 76

j.oviedo@heyman-renault.com

Sommaire

Communiqué de presse	p. 3
Le propos de l'exposition	p. 4
Contenu et scénographie	p. 5
Le plan de l'exposition	p. 6
La sortie du génocide	p. 7
Où aller ?	p. 8
Aide et entraide	p. 10
Retour à la vie	p. 11
Rendre justice	p. 13
Première mémoire	p. 14
Cinq itinéraires individuels	p. 15
Autour de l'exposition	p. 16

Communiqué

Exposition

Du 27 janvier au 30 octobre 2016

Après. Après la catastrophe. Le retour à une vie normale semble à peine possible pour les Juifs d'Europe qui ont pu échapper à la Shoah. Bien qu'ils aient été victimes d'une persécution spécifique, leur sort ne constitue qu'un problème parmi d'autres à l'échelle d'un continent à reconstruire.

Cette exposition, bilingue anglais - français, constituée de près de 250 photographies issues majoritairement du fonds du Mémorial de la Shoah, de documents d'archives et de films, fait état de la diversité des situations dans le chaos général de la sortie de guerre - réfugiés, survivants des camps, enfants cachés, résistants. Tous aspirent à retrouver leurs proches, retourner chez eux ou trouver un refuge, imaginer à nouveau un avenir. Qui pour les aider ? Quelle justice demander ? Comment conserver les traces d'un monde disparu et amasser les preuves du crime ?

Commissariat scientifique :

Henry Rouso (CNRS),
avec Laure Fourtage
(Paris 1), Julia Maspero et
Constance Pâris de Bollardière
(EHESS), Simon Perego
(Sciences Po Paris).

Commissariat général et coordination :

Marie-Édith Simonneaux
Agostini, assistée de Yasmin
Gebhard, Mémorial de la Shoah.

Scénographie

Ramy Fischler
Kévin Quinchard

Graphisme

Doc Levin
Léo Quetglas

Montage vidéo

Isabelle Filleul de Brohy,
IFB Productions
Matthieu Foulet

De l'après-Shoah, on retient en général les images terribles de l'ouverture des camps. Pourtant, la période comprise entre fin juillet 1944, date du premier camp libéré par les Soviétiques, et l'automne 1947 à la veille de l'indépendance d'Israël, constitue une séquence historique en soi. L'incertitude règne partout, notamment dans les trois pays privilégiés dans l'exposition. En **Pologne**, plus de la moitié des réfugiés revenus d'URSS et les rares survivants quittent un pays qui leur reste hostile. En **Allemagne occupée**, les réfugiés juifs fuyant l'Europe orientale se retrouvent pour la plupart dans les camps ouverts pour accueillir les millions de « personnes déplacées », attendant un lieu d'accueil ou une possibilité d'émigrer. En **France**, la majeure partie des Juifs est hors de danger à compter de juin, puis de novembre 1944, mais les quelques milliers de survivants de la déportation se retrouvent perdus, parfois livrés à eux-mêmes, dans la masse des autres rapatriés.

Bien que décimées, les communautés juives parviennent à reconstituer une vie religieuse, culturelle, politique, grâce à l'entraide et à la solidarité, et au soutien des organisations juives, en particulier américaines. Elles réussissent à produire les premiers récits, à constituer une « première mémoire » grâce aux témoignages et aux traces collectées pendant et juste après la guerre. **L'après-Shoah, c'est le temps où les minorités juives cherchent à reprendre en main leur destin.**

Mémorial de la Shoah

17, rue Geoffroy-l'Asnier, Paris 4

Tél. : 01 42 77 44 72

Métro Saint-Paul ou Hôtel-de-Ville

www.apres-la-shoah.memorialdelashoah.org

Ouverture tous les jours sauf le samedi

de 10h à 18h et le jeudi jusqu'à 22h

Entrée libre

www.memorialdelashoah.org

Le propos

Bien que les Juifs aient été victimes d'une persécution spécifique – une réalité plus ou moins admise et comprise à l'époque –, leur sort ne constitue dans l'après-guerre qu'un problème parmi d'autres à l'échelle d'un continent à reconstruire.

Après les humiliations et la peur, les massacres de masse, la quasi destruction d'un peuple, d'une langue, d'une culture, le retour à une vie « normale » semble à peine possible pour les Juifs d'Europe qui ont pu réchapper à l'entreprise d'extermination menée par les nazis et leurs complices. Les rescapés aspirent pourtant tous, quelle que soit leur situation, à retrouver leurs proches, retourner chez eux ou trouver un autre refuge, reprendre une activité, imaginer à nouveau un avenir. Des voix s'élèvent très tôt pour réclamer justice et réparation. De ce moment, on ne retient en général que les images terribles de l'ouverture des camps, celles qui ont alors frappé l'imagination. **Pourtant, l'après-Shoah, période comprise entre fin juillet 1944, date du premier camp libéré par les Soviétiques, et l'automne 1947, à la veille de l'indépendance d'Israël, constitue une séquence historique en soi.** La sortie progressive du génocide s'opère dans le chaos général de la sortie de guerre, suscitant espoirs et incertitudes, notamment dans les trois pays privilégiés dans cette exposition.

En Pologne, plus de la moitié des Juifs réfugiés ou déplacés de force en URSS et rapatriés à compter de 1945, ainsi que les rares rescapés quittent à nouveau un pays qui leur reste hostile. En Allemagne occupée, si les nationaux retrouvent leurs droits et leur liberté, les réfugiés juifs fuyant l'Europe orientale se retrouvent pour la plupart dans les camps ouverts pour accueillir les millions de « personnes déplacées », un nouveau terme né dans le contexte de la fin des combats, des changements politiques, des mouvements de représailles. En France, la majeure partie des Juifs est hors de danger à compter de juin, puis de novembre 1944, lors de la libération du territoire, mais les quelques milliers de survivants de la déportation se retrouvent perdus, parfois livrés à eux-mêmes, dans la masse des autres rapatriés. Le pays doit faire face lui aussi à l'afflux de dizaines de milliers de réfugiés juifs d'Europe centrale et orientale dont une bonne partie va émigrer hors d'Europe.

Le salut, l'espoir viennent surtout des communautés juives elles-mêmes. Bien que décimées, surtout à l'Est, celles-ci parviennent à reconstituer une vie religieuse, culturelle, politique, grâce à l'entraide et à la solidarité, et grâce au soutien des organisations juives américaines. Elles réussissent à produire les premiers récits, à constituer une « première mémoire ».

L'après-Shoah, c'est le temps où les minorités juives, du moins ce qu'il en reste, cherchent à reprendre en main leur destin.

Le contenu de l'exposition

Cette exposition est constituée de près de 250 photographies issues majoritairement du fonds du Mémorial de la Shoah, de documents et films d'archives, ainsi que de montages audiovisuels. De nombreux objets seront présentés tout au long de l'exposition, tels que ceux confectionnés dans les camps de DP's (deplaced persons), d'objets donnés au retour pour les plus démunis, livres de prières, costumes, valises, maquettes et objets du souvenir....

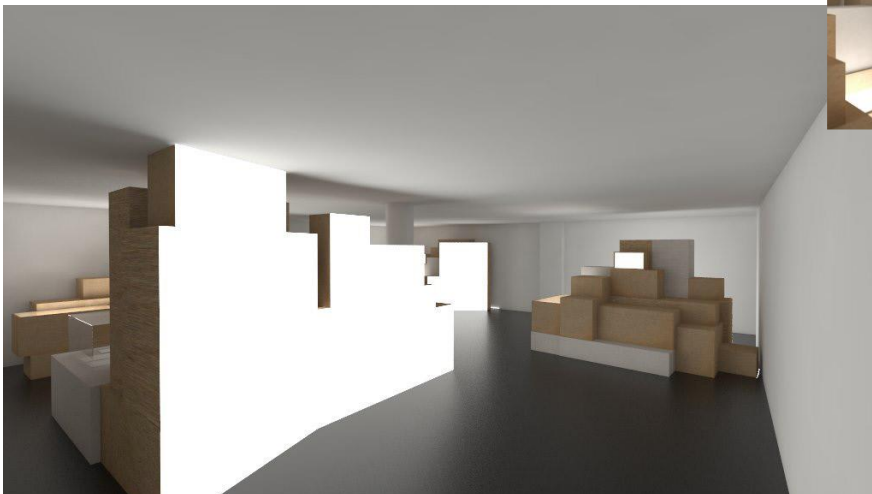
Elle retrace aussi les destins individuels de cinq rescapés juifs ayant survécu à des situations très différentes.

Boîte sanitaire de la Croix Rouge contenant notamment un savon portant l'inscription « Don du peuple des États-Unis d'Amérique ». Mémorial de la Shoah.



Scénographie

studio : Ramy Fischler.



Le plan de l'exposition

Chapitre 1 : La sortie du génocide

Ceux qui sont restés en vie

Bilan de la Shoah

Carte des mouvements généraux de population 1944-1945

Chapitre 2 : Où aller ?

Identifier

Rapatrier

Fuir

Retour d'URSS

Nouvelle émigration

Un antisémitisme post-génocidaire

Transiter

Émigrer

Chapitre 3 : Les aides

Chapitre 4 : La vie reprend

Chapitre 5 : Rendre justice

Chapitre 6 : La construction de la mémoire

Chapitre 7 : Cinq itinéraires individuels

Déporté libéré : Charles Finkel

Réfugié en URSS : Jacob Slucki

Enfant cachée : Janina Hescheles

Résistante juive : Frida Wattenberg

Cachée en ville : Marie Simon « Clandestine »

La sortie du génocide



Simon Trampetter décore l'étoile jaune de la veste de son ami Joseph Keller, tous deux réfugiés à Kerkrade en 1939. Pays-Bas, 27 janvier 1945. United States Holocaust Memorial Museum, National Archives Record Administration.

Certains sont rapatriés assez vite, comme les Juifs de France. D'autres rejoignent la cohorte des « personnes déplacées » (DPs).

En 1944-1945, la libération de l'Europe soulève un immense sentiment de soulagement, de joie, d'espoir. Elle s'avère pourtant lente et aléatoire. La sortie progressive de la guerre entraîne de graves problèmes de ravitaillement, de transport, de sécurité. Elle crée de nouvelles tensions politiques internes et internationales. La violence de guerre, dirigée notamment contre les civils, continue durant les premières années de paix. **La sortie du génocide est elle aussi longue et chaotique.** Dès 1945, apparaissent les premières estimations du nombre de victimes : **de 5,7 à plus de 6 millions de morts (dont 1,5 million d'enfants de moins de 14 ans) sur une population de près de 10 millions de Juifs vivant avant 1939 dans les territoires tombés sous la domination ou l'influence nazie.** Pour les 4 à 5 millions de rescapés, la fin de la guerre inaugure une autre séquence qui prolonge pour beaucoup et pour longtemps les souffrances déjà endurées. Processus d'une grande complexité, le génocide a entraîné des situations différentes parmi les victimes qui varient en fonction de la nationalité, de la durée de la guerre, de la situation géographique, du degré d'hostilité des populations locales. Les nazis et leurs complices avaient l'ambition d'assassiner tous les Juifs à leur portée, mais ils n'ont pu le faire de la même manière et au même rythme partout, d'où une grande diversité parmi les rescapés.

Il faut attendre les images spectaculaires et largement diffusées de l'entrée de l'Armée rouge à Auschwitz, le 27 janvier 1945, et de l'arrivée des troupes anglo-américaines à Ohrdruf, Buchenwald ou Bergen-Belsen, en avril 1945, pour que s'amorce une prise de conscience.

Pourtant, les camps ne sont qu'un aspect de la Shoah. Ils ne disent pas tout de l'ampleur et de la nature du génocide. Les survivants libérés des lieux d'extermination, de concentration, de transit, d'internement ou de mise en esclavage sont d'ailleurs très peu nombreux : environ 60 000, dont une partie disparaît dans les premières semaines. **Ils sont noyés dans la masse des 30 à 40 millions de civils et de combattants qui doivent rentrer chez eux ou trouver une autre destination.** Certains sont rapatriés assez vite, comme les Juifs de France. D'autres rejoignent la cohorte des « personnes déplacées » (DPs / displaced persons). Dans certains pays – Pologne, URSS, Pays Baltes, Hongrie – le massacre a atteint de telles proportions qu'il n'y a plus grand chose à reconstruire. La plupart des Juifs polonais réfugiés ou déplacés de force en URSS avant l'invasion allemande, retournent dans leur pays. Mais la plupart n'y reste pas. Dans les années d'après-guerre, plus de la moitié des rescapés juifs quittent la Pologne après de nouvelles violences antisémites.

Au total, 200 000 à 250 000 DP's juifs, dont une majorité de Polonais, se retrouvent presque tous à nouveau dans des camps aménagés par les Alliés, dans l'attente d'une émigration. C'est l'un des phénomènes les plus importants de l'histoire de l'après-guerre et de l'après-Shoah.

Dans les pays où le bilan est moindre, les problèmes sont d'une autre nature. La majeure partie des Juifs n'a pas connu l'enfermement. Beaucoup se sont cachés, notamment parmi les enfants, d'autres se sont engagés dans des organisations de résistance et d'entraide. Une grande part s'est fondue dans la population, souvent grâce à diverses formes de protection. Tous, cependant, ont subi les dispositions antisémites, les brimades, les spoliations. Ils doivent réapprendre à vivre dans un environnement dont ils ont été exclus, surmonter le souvenir de l'humiliation, vivre avec les séquelles, parfois dans le silence, l'incompréhension, la solitude.

Où aller ?



Une bénévole du Joint dit au revoir à une enfant quittant le camp DP de Bergen-Belsen. Bergen-Belsen, circa 1948. Joint.

Parmi les dizaines de millions de déplacés et réfugiés, la minorité de rescapés juifs, dont les rares survivants des camps, connaissent d'un bout à l'autre de l'Europe des sorts très différents.

En France, à compter d'avril 1945, le Gouvernement provisoire rapatrie au total près d'1 700 000 individus en à peine quelques mois, parmi lesquels à peine 3 800 survivants juifs des camps, selon les chiffres les plus récents. Pour les accueillir, on a mis en place dans tout le pays des infrastructures administratives et sanitaires, tel l'hôtel Lutetia, à Paris.

En Pologne, en revanche, où le judaïsme a été presque entièrement décimé, outre les très rares survivants, beaucoup de réfugiés revenus d'URSS ne veulent ou ne peuvent rester. En essayant de retrouver leurs proches ou leurs foyers, ils rencontrent de grandes difficultés. Ils doivent même affronter une violence antisémite post-génocidaire qui ne s'est pas éteinte malgré les 3 millions de morts. Comme en Hongrie ou en Roumanie, cette haine se fonde certes sur les mêmes préjugés ancestraux, mais elle se nourrit d'un ressentiment nouveau, dirigé contre des victimes qui réclament la restitution de leurs biens spoliés, passés depuis en d'autres mains. « **Ils ne nous pardonneront jamais ce qu'ils nous ont fait** », dit une histoire juive de l'époque. La plupart des rescapés n'ont alors d'autre choix que de repartir. Sur une population juive d'environ 240 000 personnes en juillet 1946, à la veille d'un des plus grands pogroms d'après-guerre - celui de Kielce - il n'en

reste que 100 000 environ un an plus tard. Ces réfugiés traversent alors l'Europe, vers l'Ouest cette fois, souvent dans l'illégalité. Leur voyage s'apparente à un véritable périple et la plupart transitent par les camps de DP's, en particulier les camps finalement aménagés pour les seuls rescapés juifs, en Allemagne, en Autriche et en Italie. Leur but ultime : quitter à jamais l'Europe, y compris en transitant encore par d'autres lieux, comme la France. C'est l'espoir le plus cher d'un grand nombre de rescapés de toutes conditions, DP's ou non. L'émigration devient ainsi l'un des principaux enjeux de l'après-Shoah à l'échelle internationale. Les départs les plus massifs se font vers les Amériques, l'Australie et la Palestine où les mouvements sionistes s'activent pour faire entrer le plus grand nombre de rescapés, légalement ou non.



Clara et Ruben Kreuton, dans un camp de Personnes Déplacées pour les réfugiés. La boîte à gauche indique l'assistance du Joint. Salzburg, Autriche. Joint

Extrait du rapport de la Mission française de rapatriement en Allemagne, 12 mai 1945. Archives du Mémorial de la Shoah.

Dans une lettre de la Direction générale des affaires administratives, le ministère des Affaires Étrangères informe l'ambassadeur de France à Varsovie des accords sur le transit. 26 août 1946. Archives diplomatiques MAE – Z Europe

« J'ai l'honneur de vous faire savoir qu'à la suite d'un accord de principe donné le 18 mai dernier par le Président Félix Gouin, et confirmé postérieurement par le Chef du Gouvernement Provisoire du Grand Rabbin Isaac Herzog, l'admission en « séjour temporaire » (ou transit prolongé) en France de 8.000 israélites actuellement en Pologne a été autorisée.

Ce séjour temporaire en France doit permettre à ces émigrants, d'effectuer par l'entremise des organisations juives qui patronnent leur émigration vers l'Amérique du Nord et du Sud ou vers la Palestine, les formalités nécessaires à l'obtention des visas d'entrée dans les pays d'accueil. »

Aide et entraide sociale



Jeunes hommes et jeunes femmes dansant sur la terrasse d'une maison d'enfants à Moissac (Tarn-et-Garonne). France, après-guerre. Mémorial de la Shoah / les films de l'équinoxe - fonds photographique Denise Bellon.

Le chemin du retour de Manfred George, éditeur du magazine *Aufbau*.
« J'ai vu des enfants juifs. J'ai passé des heures dans les maisons d'enfants et les écoles de plusieurs villes. Des centaines d'enfants se tiennent maintenant en vie devant mes propres yeux – des enfants sortis des tombes ; des enfants venus des bois où ils se sont cachés durant les hivers blancs et froids, dans les bois enneigés de Pologne. J'ai vu des enfants que l'on a arrachés des gibets ; des enfants qui ont sauté de trains en marche, qui ont échappé aux fours crématoires et qui maintenant apprennent, chantent, dansent. »

Cours de cordonnerie organisé par l'ORT dans le centre d'hébergement pour réfugiés juifs à Hénonville. France, après-guerre. ORT-France

On a peine à imaginer la détresse et la misère des Juifs au sortir de la guerre. Beaucoup sont sans logement, sans travail, sans famille, sans ressources, sans patrie pour les réfugiés. Les années de persécution les ont épuisés physiquement et psychologiquement. Recommencer ou reconstruire une vie nécessite un secours extérieur. L'aide financière ou matérielle provient des pouvoirs publics et d'organisations internationales : le **United Nations Relief and Rehabilitation Administration (UNRRA)**, puis le **Comité intergouvernemental pour les réfugiés**. La majeure partie est cependant fournie par une **myriade d'organisations juives**, une forme d'entraide née souvent durant la guerre elle-même. **La principale vient des États-Unis. L'American Jewish Joint Distribution Committee (JOINT)** finance et organise une aide sociale massive destinée à soutenir la reconstruction, ou du moins la préservation de ce qui reste du monde juif européen dans son ensemble : à lui seul, il fournit près de 200 millions de dollars, dont 7% à destination de la France et 10% de la Pologne. D'autres organisations s'adressent à des populations plus ciblées, telles que le **Jewish Labor Committee**, de sensibilité socialiste, ou le **Vaad Hatzala**, d'obédience orthodoxe.

Outre l'aide financière, les organisations juives américaines organisent sur place la distribution des aides, collaborent avec l'UNRRA pour l'assistance aux DP, et encadrent l'activité d'autres organisations, juives en majorité. Parmi elles, **certaines couvrent les besoins généraux des rescapés : aides au logement, alimentaires, vestimentaires, pécuniaires**, comme le Comité central des Juifs de Pologne ou le Comité Juif d'Action Sociale et de Reconstruction (**COJASOR**), en France. D'autres interviennent de manière ciblée comme l'Œuvre de secours aux enfants (**OSE**) ou l'Organisation Reconstruction Travail (**ORT**).



Cette vague de solidarité issue du monde juif lui-même, s'est révélée un facteur déterminant dans la reconstruction des communautés juives après la Shoah

A ces soutiens essentiels, s'ajoutent celui des *Landsmanshaftn*, sociétés regroupant les émigrés originaires d'un même lieu, ou celui d'associations politiques ou religieuses de secours mutuel : bundistes, sionistes de différentes tendances, communistes. Toutes offrent de multiples services : caisses de prêt, maisons d'enfants, de retraite, dispensaires médicaux, assistance juridique. Toutes se concentrent aussi sur l'aide à l'enfance, un pari sur l'avenir.

Retour à la vie

Le 8 mai 1945, quelque part dans Berlin, a lieu le premier mariage « mixte » depuis les lois de Nuremberg de 1935. Au même moment, on y célèbre au grand jour les premiers offices religieux juifs de l'après-guerre. À Paris, les boutiques de la rue des Rosiers ou les ateliers de Belleville rouvrent progressivement leurs portes. À Varsovie, en revanche, il ne reste plus grand chose de ce qui fut l'un des lieux les plus actifs du judaïsme européen.



Réouverture après la guerre de la cordonnerie de M. Vexelmans située rue des Montiboeufs à Paris, 20e arrondissement. France, 1946. Mémorial de la Shoah.

Malgré l'effroyable bilan humain, les souffrances endurées, les familles décimées, ceux qui sont restés tentent de retrouver une vie « normale » : la famille, le travail, les études, la prière, la culture, la politique, ou même les loisirs. Cet appétit de vivre, cette forme de revanche contre les persécutions, s'exprime tout particulièrement dans les camps de personnes déplacées. Près de 250 000 rescapés juifs se retrouvent à nouveau dans un univers clos, parfois dans d'anciens camps nazis, comme à Bergen-Belsen. Cependant, malgré le caractère provisoire et incertain de leur situation, le désir de reconstruire une vie, de reconstituer des communautés, de préparer un avenir meilleur vers d'autres horizons s'y exprime de manière



Un homme et une femme s'embrassent dans un camp DP à Bergen-Belsen. Allemagne, 20 février 1949. Joint.

particulièrement intense. Face à l'antisémitisme de certains autres DP's et suite au rapport du juriste américain Earl G. Harrison, remis au président des États-Unis, Harry Truman, le 24 août 1945, la plupart des Juifs présents dans les zones d'occupation occidentales peuvent, dès la fin de l'été 1945, se regrouper dans des camps qui leur sont spécialement alloués. Ils y refondent une nouvelle vie, se marient et mettent au monde des enfants, impriment avec des moyens de fortune des livres de prières, reconstituent des écoles, se remettent au travail. Au dedans et au dehors des camps, dans la campagne allemande, les jeunes sionistes installent même des kibboutz et des *haschara* (« préparation » en hébreu), fermes collectives destinées à les initier à leur vie future en « Eretz Israël », la terre d'Israël. Ironie de l'histoire : le pays qui a vu naître le projet de destruction du peuple juif devient dans l'immédiat après-guerre l'un des lieux de sa résurrection.

Lettre de Jean Samuel à Primo Levi, datée du 13 mars 1946.

« 3 semaines après [la libération, le 11 avril 1945, du camp de Buchenwald où se trouvait J. Samuel], j'étais de retour en France, dans le Midi, je retrouvais ma grand-mère et deux tantes avec leurs petits garçons. Mon grand-père et le deuxième de mes oncles étaient morts 3 mois auparavant, tous les autres n'avaient pas donné de leurs nouvelles. Enfin, un mois plus tard, maman est rentrée après avoir connu, Birkenau, Auschwitz, Ravensbrück, Malchow et une évacuation de 250 km à pied. C'est un vrai miracle qu'elle ait pu s'en sortir. Et voilà le triste bilan de cette déportation ; mon père, mon jeune frère, mes 3 oncles maternels, deux oncles paternels ne sont pas revenus. Je reste le seul homme de ma famille. J'ai heureusement très vite réagi physiquement et surtout moralement, puisque j'ai à présent beaucoup de charges. Dès juillet, je suis revenu en Alsace. Et après 6 mois d'efforts, j'ai pu, le 15 février dernier, rouvrir la pharmacie de mon père après avoir passé en décembre mes deux derniers examens. Je te raconterai un autre jour comment j'ai retrouvé la maison et les difficultés que j'ai rencontrées pour remettre en état la pharmacie. »

Extrait de la lettre du 31 août 1945 du Président des États-Unis, Harry Truman, au général Eisenhower, Commandant suprême des forces alliées en Europe, lui demandant de remédier aux conditions de vie des réfugiés juifs dans la zone américaine. Courtesy of the Truman Library, National Archives and Records Administration, Independence, Missouri.

« Je sais que vous serez d'accord avec moi pour dire que nous avons une responsabilité particulière envers ces victimes des persécutions et de la tyrannie qui sont dans notre zone. Nous devons afficher clairement aux Allemands notre rejet ferme des politiques nazies de haine et de persécution. Nous n'aurons pas de meilleure opportunité de le faire que dans la manière dont nous nous occuperons des survivants en Allemagne. »

Rendre justice

Au total, pourtant, justice ne fut rendue, dans l'après-guerre, que de manière très partielle et limitée.



Pinkus Chmielnicki, déporté juif de France par le convoi numéro 3, kapo au camp de Birkenau (Pologne), lors de son procès devant le tribunal militaire de la caserne de Reuilly, Paris XII. France, 29 mars 1950. Mémorial de la Shoah.

« Un crime resté impuni ». Telle est l'idée qui a prévalu dans les dernières décennies, alors que s'ouvraient des procès tardifs pour crimes contre l'humanité, notamment en France. Pourtant, dès la libération des premiers territoires occupés par les nazis, en particulier à l'Est, un certain nombre de responsables de l'extermination des Juifs – *gauleiters*, commandants, gardes de camps – ont été jugés, condamnés et exécutés. De même, contrairement à un cliché tenace, lors des procès de Nuremberg, la question du génocide a bien été abordée par des bourreaux (Otto Ohlendorf) ou par des victimes (Marie-Claude Vaillant-Couturier). Cependant, **rares sont les procédures ou les tribunaux qui traitent de ces crimes de manière prioritaire ou exclusive.** Les persécutions et massacres antisémites s'inscrivent ou sont perçus comme entrant dans le cadre d'une politique globale qui visait les populations civiles en général. Il faudra du temps et du recul pour établir cette différence de degré et de nature.

Rendre justice, c'est aussi **mettre en place des mécanismes de restitution et de réparation des biens spoliés**, du tableau de maître à la simple armoire, de l'appartement de luxe des quartiers huppés de la capitale à la modeste épicerie d'un petit bourg de province. Ce furent même les premières revendications des rescapés, car en dépendait souvent leur survie matérielle. Ce fut aussi la cause du regain d'hostilité antijuive, initiée par tous ceux qui avaient profité des spoliations. Enfin, **rendre justice, c'est aussi pointer les complicités, volontaires ou non, de certains Juifs.** Elles ont été peu nombreuses mais constituent une tache qu'il faut laver entre soi. C'est le rôle des « jurys d'honneur » mis sur pied dans l'après-guerre en Pologne, en Allemagne, en France par les organisations juives pour apprécier le comportement des dirigeants des « conseils juifs » (au moins ceux qui avaient survécu), de la police juive des ghettos, ou encore des kapos, une page encore peu connue et récemment explorée par les historiens.



La police juive du camp de DPs de Zeilsheim arrête un kapo qui vient d'être reconnu dans une des rues du camp. 1945-1948. U.S. Holocaust Memorial Museum.

Première mémoire

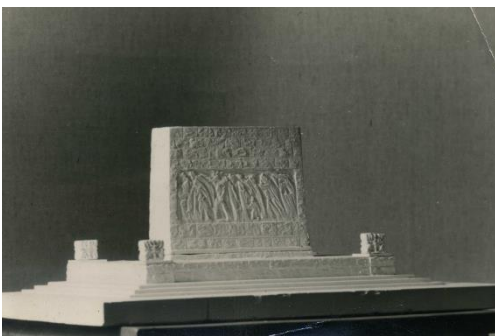
Longtemps a dominé l'idée que les rescapés s'étaient tus au sortir de la guerre. Pourtant, rien ne caractérise mieux l'immédiat après-guerre que la floraison de témoignages et de récits de toutes sortes sur la persécution.

Longtemps a dominé l'idée que les rescapés s'étaient tus au sortir de la guerre, par pudeur, par honte, par crainte de n'être pas entendus. Longtemps a prévalu le mythe d'un « silence » sur la Shoah, d'une occultation du sort singulier réservé aux Juifs, dans le contexte de la reconstruction et de la réconciliation des sociétés européennes.

Le constat reste en partie vrai. Pourtant, rien ne caractérise mieux l'immédiat après-guerre que la floraison de témoignages et de récits de toutes sortes sur la persécution.

Très tôt, en 1945-1946, des rituels funéraires, des commémorations, des monuments, des mémoriaux voient le jour. Nathan Rapoport, le sculpteur juif polonais, alors réfugié en URSS, eut la volonté d'ériger un monument en hommage au soulèvement du ghetto de Varsovie juste après l'écrasement de celui-ci par les nazis, le 16 mai 1943. Pensé d'abord pour être érigé en URSS, le projet fut rejeté par les autorités communistes car reflétant trop un sentiment national juif. Au début de 1946, Nathan Rapoport, rentré à Varsovie, put reprendre l'idée à partir d'une maquette de plâtre sortie clandestinement de Moscou. Son projet fut soutenu par le Comité central des Juifs de Pologne, le Joint et des anciens combattants du ghetto.

Dès les années de guerre, au cœur de la persécution, des intellectuels, des savants, des rabbins avaient organisé la collecte clandestine de traces d'un monde en voie d'extinction, à l'image des archives d'Emanuel Ringelblum, *Oyneg Shabes* (Joie du Sabbat), au sein du ghetto de Varsovie. **D'autres avaient amassé des preuves de la persécution en cours, comme le Centre de documentation juive contemporaine, à Grenoble.** À la fin du conflit, se mettent en place partout en Europe des commissions historiques juives, en parallèle aux centres officiels d'études sur la guerre, avec l'ambition d'écrire une histoire précoce de la catastrophe. Nombreuses sont également les initiatives destinées à recueillir des témoignages à chaud, tel le travail pionnier de l'américain David Boder.



Photographie d'une maquette en plâtre du Monument aux héros du ghetto de Varsovie réalisé par le sculpteur Nathan Rapoport (version avec marches et parvis orné de 4 chandeliers à faces de lions), sous l'angle de "la Marche Vers la Mort". Le monument sera Inauguré en 1948. Photo Nathan Rapoport, 1946. Collection Nina Wolmark.

Cette première mémoire, en complément des récits produits en justice, montre à quel point l'extermination des Juifs a été très vite connue et documentée, même s'il existe une volonté d'occulter les complicités indigènes avec les nazis. Cependant, là encore, l'impulsion est venue d'abord des rescapés eux-mêmes. **Si le reste de la société n'a pas été indifférente, notamment en France, la prise de parole s'est faite malgré tout dans une forme d'entre soi et dans un relatif isolement.**

Itinéraires individuels relatés dans l'exposition

Frida Wattenberg, juive résistante

Animatrice à l'OSE, elle va très vite pendant la guerre participer à la résistance, aider à faire passer les enfants en zone libre, faire de faux papiers. Elle ne sera jamais arrêtée.

Janina Hescheles, enfant cachée

Pendant sa cache en Pologne, dans des conditions très dures, elle va écrire un journal qui sera publié en 1946. *Dans les yeux d'une fille de 12 ans*. Un témoignage exceptionnel.

Charles Finkel (et son frère Jacques), déporté libéré

Chaïm et Yankel Finkelsztajn sont déportés en juin 1943, dans le camp de travail de Sosnowitz, puis de Blechhammer. Libérés de Buchenwald en 1945, ils sont évacués vers la France puis pris en charge par l'OSE et se retrouvent dans plusieurs maisons d'enfants. Rêvant d'aller en Palestine, ils embarquent le 10 juillet 1947 à bord de l'Exodus. Après dix jours de traversée, le bateau est arraisonné par les Britanniques et remorqué vers le port de Haïfa. Refusant tout débarquement, ils obligent les passagers à repartir. Plus tard, Charles et son frère seront finalement autorisés à se rendre en Palestine. Mais Jacques étant trop jeune pour être mobilisé au sein de la Haganah, Charles décide de rester avec lui en France. Par la suite, tous deux suivront une formation de mécanicien, dans des centres de l'ORT.

Jacob Slucki, réfugié en URSS

Il est avant-guerre comptable pour une usine de chaussures et membre du comité Bund de la ville de Wloclawek en Pologne. Il fuit vers l'URSS lors de l'invasion allemande de septembre 1939. Refusant de prendre la nationalité soviétique, Jacob est envoyé dans la ville sibérienne isolée de Minor près de Yakutsk où il rencontre sa future femme Eda Fertig. Sur la route du retour vers la Pologne, Jacob apprend la mort de sa femme et ses deux fils. Il épouse Eda en mai 1946 près de Saratov. De retour en Pologne fin 1946, ils s'installent à Wroclaw en Basse Silésie où Jacob reprend ses activités au comité du Bund, notamment autour des questions liées à la langue yiddish. Décidés à quitter la Pologne suite au pogrom de Kielce, Jacob et Eda obtiennent un visa par le Jewish Labor Committee. Arrivés à Paris en janvier 1948, ils reçoivent de l'aide de la section locale du Bund et du Jewish Labor Committee, ainsi que du COJASOR et de l'HEFUD. Jacob et sa famille obtiennent un visa australien et s'installent à Melbourne en 1950.

Marie Simon, cachée à Berlin

Marie Simon ne parlera qu'à la veille de sa mort. Son fils Heinrich Simon, historien, l'interview à l'hôpital sur 77 cassettes audio. Le livre *Clandestine*, sera publié après sa mort.

Autour de l'exposition

Un mini-site Internet

www.apres-la-shoah.memorialdelashoah.org

Complémentaire de la visite de l'exposition, le mini-site dédié propose des images et des vidéos en ligne.

Visites guidées gratuites

Pour les individuels : les jeudis 11 et 25 février, 10 et 24 mars, 14 et 28 avril, 12 et 26 mai, 9 et 23 juin, 7 et 21 juillet, 8 et 22 septembre, 13 et 27 octobre 2016 de 19 h 30 à 21 h, sans réservation préalable.

Un cycle de films et de rencontres Du 28 janvier à octobre 2016

jeudi 28 janvier 2016

19h30

rencontre

Après la Shoah

Projection d'extraits de films tournés entre 1945 et 1947.

En présence des commissaires de l'exposition Henry Rouso, Julia Maspero, Laure Fourtage et Constance Pâris de Bollardière.

dimanche 31 janvier 2016

14h

rencontre

Les maisons d'enfants et leurs éducateurs

Devenus orphelins, les enfants de déportés et de fusillés trouvent refuge dans des foyers ou maisons d'enfants : ces collectivités n'ont jamais été des orphelinats. Certaines valorisent un projet éducatif mis en œuvre en France grâce à des éducateurs aux méthodes d'avant-gardes. En présence de Robert Bober, réalisateur, Izio Rosenman, témoin, et Johanna Lehr, docteur en science politique (sous réserve). Animée par Katy Hazan, docteure en histoire.

dimanche 31 janvier 2016

16h30

projection

La génération d'après

de Robert Bober

(France, documentaire, 50 mn, INA collection « Les femmes aussi » d'Eliane Victor, 1971)

Le réalisateur a voulu retrouver quelques-uns des enfants recueillis dans les maisons d'enfants en 1945. Comment fait-on pour devenir père et mère alors que les modèles ont depuis longtemps disparu ? Cinq femmes que Robert Bober avait connues après la guerre ont essayé de répondre à cette question. En présence du réalisateur, Simone Fenal-Miliband et Benjamine Gerbal, témoins.



Des personnes déplacées attendent, dans une rue de Paris, le départ vers Marseille où ils embarqueront sur des navires à destination de leur nouvelle demeure en Amérique du Sud ou en Australie. France, 1947.

U.S. Holocaust Memorial Museum, National Archives and Records Administration, College Park.

Tarifs séance : 5 euros, réduit 3 euros sauf séances du 14 février et du 17 mars gratuites sur réservation.

3 séances = 3 euros

Manifestations payantes :

Achat des billets sur place avant la séance, sous réserve de places disponibles, tous les jours d'ouverture, ou sur www.memorialdelashoah.org placement libre.

Manifestations gratuites :

Tél. : 01 53 01 17 42
ou sur www.memorialdelashoah.org placement libre.



Éveil corporel. Maison d'enfants de Moissac (Tarn-et-Garonne).
France, 1946, Mémorial de la Shoah / Les films de l'équinoxe, fonds photographique Denise Bellon.

jeudi 4 février 2016

19h

rencontre

Les dépisteurs

(À l'occasion de la parution de *Le gardien de nos frères* d'Ariane Bois, éditions Belfond, collection Littératures, 2016)

Dans son cinquième roman, à travers le personnage d'un jeune juif français Simon Mandel, Ariane Bois met en lumière l'engagement des Dépisteurs au sortir de la guerre. Anciens scouts et combattants, ils ont recherché des enfants, dont les parents n'étaient pas revenus des camps, cachés dans des familles, des couvents, des orphelinats. Un roman bouleversant nourri d'archives et de témoignages.

En présence de l'auteure Ariane Bois et Frida Wattenberg, témoin. Animée par Nathalie Zajde, maître de conférences, université Paris 8 – Centre Georges Devereux.

dimanche 7 février 2016

14h30

rencontre

Regards d'aujourd'hui sur la Pologne d'après-guerre

Après la guerre, en Pologne, les Juifs – rescapés ou de retour d'URSS – doivent faire face à un antisémitisme récurrent et stupéfiant, recréer des liens sociaux, soutenir ou non le nouveau régime, collecter les traces du génocide, ou encore quitter un pays en cendres. Quel regard porter aujourd'hui sur cette période ?

En présence de Jan T. Gross, professeur d'histoire, université de Princeton, et Jean-Charles Szurek, directeur de recherche émérite CNRS. Animée par Audrey Kichelewski, maître de conférences en histoire contemporaine, université de Strasbourg.

dimanche 7 février 2016

16h30

projection

La glanure [Pokłosie]

de Wladyslaw Pasikowski

(Pologne, fiction, 107 mn, Apple Film Productions, 2012, vo sous-titrée en anglais)

Dans la Pologne des années 1990, un village renoue difficilement avec son histoire locale, occultée depuis la Seconde Guerre mondiale. Un paysan du village retrouve d'anciennes pierres tombales juives qu'il s'efforce de rassembler, malgré les intimidations de plus en plus nombreuses. Maître du thriller, Pasikowski s'inspire ici de l'histoire du pogrom de Jedwabne.

En présence de Jean-Yves Potel, politologue, et Jan T. Gross, professeur d'histoire, université de Princeton.

jeudi 11 février 2016

19h30

rencontre

Les actions précoces du Service central des déportés israéliques (SCDI)

Le SCDI fondé en novembre 1944 est une des premières organisations à penser, dès la libération de la France, à la prise en charge du retour des déportés juifs. La publication des bulletins du SCDI, dirigée par Jacqueline Mesnil-Amar fournit des informations pratiques, des chroniques juridiques, pour aider les déportés de retour.

Lecture d'extraits du bulletin par une comédienne.

En présence de Laure Fourtage, doctorante, Paris 1 SIRICE, et Sylvie Jessua-Amar, fille de Jacqueline Amar.

Animée par Renée Poznanski, historienne, professeur à l'université Ben Gourion du Néguev.



Affiche du Central British Fund pour récolter des fonds pour les personnes vivant dans des camps de DP. Mémorial de la Shoah.

dimanche 14 février 2016

14h30

rencontre

Les survivants en Allemagne

En 1946-1947, environ 250 000 Juifs vivent en Allemagne. La plupart viennent d'Europe de l'Est et ont été regroupés par les Alliés dans des camps de personnes déplacées (DPs). Réfugiés en territoires soviétiques, rapatriés à la fin de la guerre en Pologne, ils ont été obligés de fuir l'antisémitisme polonais d'après-guerre pour l'Allemagne en zone américaine. Quel est l'impact de « l'expérience » soviétique sur leur mémoire de survivant ? Comment se reconstruire, même en transit, et vivre à proximité des Allemands ?

En présence d'Atina Grossmann, professeure d'histoire, Cooper Union (New York). Animée par Henry Rouso, directeur de recherche au CNRS.

dimanche 14 février 2016

16h30

témoignage

Rahel Rhoda Henelde-Abecassis

Rahela Lebensztejn est née à Varsovie peu avant le début de la guerre. Ses parents s'enfuient avec elle en Union soviétique. Elle et sa mère survivent en Sibérie. En 1945, avec le « rapatriement » elles arrivent en Pologne mais elles doivent fuir de nouveau. Elles resteront quatre ans dans les camps de personnes déplacées (DPs) en Allemagne, jusqu'à l'immigration aux États-Unis.

En présence Rahel Rhoda Henelde-Abecassis, témoin. Animé par Livia Parnes, coordinatrice, auditorium du Mémorial de la Shoah.

jeudi 17 mars 2016

19h30

projection

Hôtel Lutetia, le souvenir du retour

de Guillaume Diamant-Berger

(France, documentaire, 52 mn, Happy House Films, 2016)

en avant-première

Ce documentaire revient sur les six mois d'existence du centre d'accueil des déportés situé dans l'hôtel Lutetia. Au travers d'entretiens inédits et de documents d'époque, le film évoque le retour des déportés et la relation que les témoins entretiennent avec leur expérience des camps.

En présence du réalisateur, de Catherine Breton, présidente des amis parisiens de la Fondation pour la mémoire de la déportation, et de témoins.

Suite de la programmation, disponible sur www.memorialdelashoah.org